

Changer de religion, s'affirmer dans la foi ou la perdre... Autant de bouleversements spirituels qui résultent souvent de chocs tels la maladie ou le deuil. Dernier volet de la série de Protestinfo

La conversion au cœur du drame

LUCAS VUILLEUMIER, PROTESTINFO

Série d'été ► La conversion religieuse n'est pas toujours de tout repos. Comme beaucoup de sociologues le remarquent, un changement de religion, l'acquisition d'une nouvelle spiritualité ou une affirmation plus forte dans sa foi préexistante sont souvent causés par un changement existentiel conséquent. Pierre-Yves Brandt, psychologue de la religion et professeur à l'université de Lausanne, l'explique: «Vivre une rupture, être chassé de chez soi, avoir une grave maladie ou perdre un proche: toutes ces expériences de vie sont propices à une transition religieuse.» Il ajoute que ces moments de bascule font généralement qu'il «n'est plus possible de se penser dans la continuité de ce qu'on était et qu'il faut donc se réorganiser, en cherchant du sens autrement».

La détention peut aussi déclencher une démarche de conversion religieuse. La sociologue Mallory Schneuwly Purdie, chercheuse au Centre suisse islam et société de l'université de Fribourg, rencontre des détenus musulmans dans le milieu carcéral suisse depuis une quinzaine d'années. Selon elle, «la prison est un espace de multiples vulnérabilités» qui peut favoriser la conversion religieuse: «C'est un endroit qui vous dépersonnalise complètement.» Pour Thibault Ducloux, auteur de *Illuminations carcérales* (Ed. Labor et Fides), une thèse sur l'apparition de la religiosité chez des détenus issus de prisons françaises, «le lieu contre-intuitif en tout point» qu'est la prison en fait un lieu où le sens vient à manquer. «On y intériorise une sorte d'amas de contraintes illogiques et souvent incohérentes.»

La religion semble alors être un rempart à la perte de repères, comme l'explique Mallory Schneuwly Purdie: «Alors que le détenu n'a le droit qu'à un paquet de quinze kilos quand il entre en prison, la religion, elle, ne pèse pas lourd.» Elle va ainsi proposer au détenu «des valeurs, des normes et des habitudes qui ont fait leurs preuves et habiter ce qu'il y a d'incohérent dans le séjour carcéral».

Perdre la foi

François Rouiller est accompagnant spirituel au CHUV. Spécialisé dans l'ac-



Selon Pierre-Yves Brandt, psychologue de la religion, le passage en soins palliatifs peut souvent «modifier les comportements spirituels d'une personne». KEYSTONE

compagnement des parents d'enfants malades, il remarque, lorsque ces der-

La religion semble être un rempart à la perte de repères

niers viennent à décéder, des réactions parentales parfois radicales: «Après tous ces cris, ces pleurs et la dévastation que représente la mort d'un enfant, il faut faire du sens avec ce qui n'en a pas ou plus du tout, et la quête spirituelle ou la religion peuvent alors être une so-

lution», remarque-t-il. Et d'ajouter que «le changement de rapport au monde d'un parent qui perd son enfant peut complètement affecter son lien à une religion. Quand celui-ci n'est pas très ancré, cela occasionne très souvent un abandon total de cette dernière, ce qui est aussi une conversion.» Un phénomène que Pierre-Yves Brandt a lui aussi pu observer en tant que psychologue: «Un moment de crise peut tout à fait faire basculer un croyant dans l'agnosticisme, tout simplement parce que la situation ou le drame vécu ne sont plus en cohérence avec le système religieux auquel il souscrivait.»

Pour l'aumônier retraité François Rosselet, qui a longtemps travaillé à la Fondation Rive-Neuve à Blonay (VD),

un établissement de soins palliatifs, «la peur de la mort peut entraîner des choses assez étonnantes». Selon ce pasteur réformé, certaines personnes qui disaient ne croire en rien, au seuil de leur décès, se mettent à dire «qu'elles ne savent plus très bien». Des instants décisifs qui, selon Pierre-Yves Brandt, peuvent en effet «modifier les comportements spirituels d'une personne, sans pour autant qu'elle change de tradition religieuse».

François Rosselet l'a effectivement observé auprès de personnes en soins palliatifs: «J'ai parfois été frappé de voir des personnes qui s'affirmaient dans leur foi en l'épurant complètement. Il n'était alors plus question de dogme ou d'Eglise, mais simplement d'un rapport

à Dieu, voire même d'un dialogue.» Il explique cela par la proximité de la mort, «qui déclenche une peur de l'inconnu» et l'envie de savoir «où l'on va, et comment on va faire le voyage jusque dans un potentiel au-delà». Pour François Rouiller, «dans les moments de désarroi terrible», les personnes ayant une foi forte et des traditions très ancrées ont tendance quant à elles à s'y raccrocher toujours plus. «On observe régulièrement cela, entre autres dans des familles de patients musulmans ou évangéliques. C'est toutefois une minorité.» En comparaison, il avoue n'avoir jamais vu de parents athées, au moment de la perte de leur enfant, se mettre à se demander soudainement: «Tiens, et s'il existait quelque chose, finalement?»

Régression

Ces conversions religieuses ne sortent pas de nulle part. Selon Mallory Schneuwly Purdie, «les gens qui se convertissent ne partent jamais de rien. Ils ont toujours un questionnement existentiel, voire philosophique, qui pré-existe». Même son de cloche chez Thibault Ducloux, qui explique d'ailleurs la conversion religieuse en prison par un phénomène de «régression»: «Le détenu va se tourner vers des habitudes ou des sensations confortables qui remontent à l'enfance et à l'univers parental, dont il va alors adopter la religiosité.» Mallory Scheuwly Purdie alerte toutefois sur les raisons diverses qui peuvent conduire à une conversion, notamment celle du «danger inhérent à la vie communautaire carcérale»: «Dans le cas de l'islam, qui est hautement représenté dans les prisons suisses, le fait de se convertir peut aussi être un moyen de protection, afin de faire partie de groupes.»

La dimension accidentelle de tous ces types de conversions pose finalement la question de leur durabilité. Pour Pierre-Yves Brandt, «la conversion dure dans le temps tant qu'elle répare une dissonance de valeurs». Il va même jusqu'à comparer la conversion à la transition de genre: «Si vous vous croyez un garçon alors que les autres vous voient en fille, votre mal-être vous décide à faire comprendre aux autres et au monde que vous n'êtes pas ce qu'ils croient, et à changer pour être qui vous êtes et incarner ce que vous croyez.» I

L'abbé Pierre surveillé dès la fin des années 1950

Violences sexuelles ► Dans les années 1950 et 1960, l'institution catholique a mis en place une surveillance stricte de l'abbé Pierre, aujourd'hui accusé post mortem de violences sexuelles. Des doutes subsistent sur la pérennité de ce dispositif, alors que le prêtre revenait sur la scène médiatique.

C'est dès les années 1950 que la hiérarchie catholique et ses proches collaborateurs à Emmaüs ont été mis au courant de la conduite problématique du religieux avec les femmes dès les années 1950. Notamment à la suite d'un voyage désastreux aux États-Unis, raconté par le philosophe Jacques Maritain dans des carnets inédits. En 1958, l'abbé Pierre est également interné de longs mois dans une clinique psychiatrique en Suisse. Et progressivement

écarté de la direction d'Emmaüs. Dans une lettre datée du 27 juin 1958, que *Libération* a consultée, citée également par *le Monde*, le cardinal archevêque de Paris Maurice Feltin explique au ministre des Anciens combattants, Edmond Michelet, qu'il n'est pas opportun d'attribuer une nouvelle décoration à l'abbé Pierre alors qu'il est envisagé de le promouvoir officier de la légion d'honneur. «L'intéressé est un grand malade», écrit Feltin. «Il semble préférable, actuellement, de faire silence sur lui», ajoute le prélat qui précise s'adresser «très confidentiellement» au ministre.

Dans ces années-là, l'Eglise catholique met en place un dispositif très strict de surveillance de l'abbé Pierre, accompagné de deux conseillers spirituels qui font aussi office de chaperons, et

une surveillance de son agenda par M^{re} Julien Gouet, personnel central et secrétaire de l'Assemblée des cardinaux et archevêques (ACA). Le prélat l'autorise ou non à assister à telle ou telle manifestation, d'honorer ou non telle invitation. Selon les historiens, les dossiers des prêtres français les plus problématiques remontaient directement à Gouet. Comme l'abbé Pierre, ancien résistant et ancien député, le prélat est bien introduit politiquement. Le secrétaire de l'ACA appartient aussi à cette époque au réseau qui protège l'ex-milicien vichyste Paul Touvier, condamné à mort pour ses crimes lors de la Seconde Guerre mondiale, et intrigue pour obtenir sa grâce.

La surveillance très stricte de l'abbé Pierre, mise en place à la

fin des années 1950 et étendue dans les années 1960, a-t-elle perduré? La hiérarchie catholique demeure, pour le moment, silencieuse sur ce point capital.

Après une éclipse d'une quinzaine d'années, le fondateur d'Emmaüs revient sur le devant de la scène au début des années 1980, quand émerge la question des nouvelles pauvretés. En 1986, il rencontre Coluche, qui a créé les Restos du Cœur. La notoriété de l'abbé Pierre atteint des sommets, un mythe se construit. Dans les années 1980, le fondateur d'Emmaüs va séjourner à mi-temps, selon ses biographes, à l'abbaye Saint-Wandrille (Seine-Maritime). Ces années-là voient surtout la disparition de Lucie Coutaz, cofondatrice du mouvement Emmaüs, membre de son réseau de résistance et sa secré-

taire particulière depuis l'après-guerre. Cette femme à poigne appartenait au cercle rapproché de l'abbé Pierre, au courant depuis de longues années de sa conduite déviante. Elle veillait, avec d'autres, strictement sur la vie privée du prêtre.

Est-ce la disparition de Lucie Coutaz qui a précipité l'installation à l'abbaye, connue également pour accueillir des prêtres sanctionnés par l'Eglise catholique? Est-ce une demande de la hiérarchie catholique, soucieuse d'éviter le scandale et qui aurait tenté de contrôler une nouvelle fois la vie du prêtre? Ou bien le religieux a-t-il été laissé à ses choix et à ses dérives, lui qui fut à nouveau soigné en psychiatrie dans les années 1980, selon nos informations, à l'hôpital parisien de la Pitié-Salpêtrière? Ancien archevêque

de Lille, M^{re} Gérard Defois, a occupé les fonctions centrales de secrétaire général de l'épiscopat, de 1977 à 1983. «Je n'ai pas eu connaissance d'affaires concernant l'abbé Pierre ni à gérer quoi que ce soit», soutient-il, contacté par *Libération*. Interrogé, le diocèse de Grenoble dont le religieux dépendait directement n'a pas donné suite.

BERNADETTE SAUVAGET/
LIBÉRATION

A LIRE SUR NOTRE SITE

Le théologien palestinien Munther Isaac appelle les croyant-es des Etats-Unis à interpeller leur gouvernement sur son soutien à Israël.